



22 novembre 1944 – Offensive sur la trouée de Belfort

Libérations de Vescemont et de Rougegoutte par les Fusiliers Marins, les Cuirassiers et le B.M. 24

Aussitôt Giromagny enlevé, le 22 novembre, le colonel RAYNAL relance ses troupes en avant, à la poursuite de l'ennemi. Dès 9h, les T.D. du 8^e R.C.A arrosent les retranchements allemands de la colline du Marandé et de la forêt de la Vaivre à Rougegoutte, et ceux de la côte à Vescemont. Après une approche difficile au contact de l'ennemi retranché dans un réseau de tranchées, les lights du Commandant Barberot entrent à Rougegoutte, précédant le Bataillon de Marche 24 qui à 16 heures achèvera de « nettoyer » Vescemont et Rougegoutte ...



Général GARBAY
Commandant la 1^{ère} D.F.L.

ROUGEOUTTE ET VECSEMONT A L'HEURE ALLEMANDE par Jean-Marie Pourchet

Bénédiction des pommes de terre

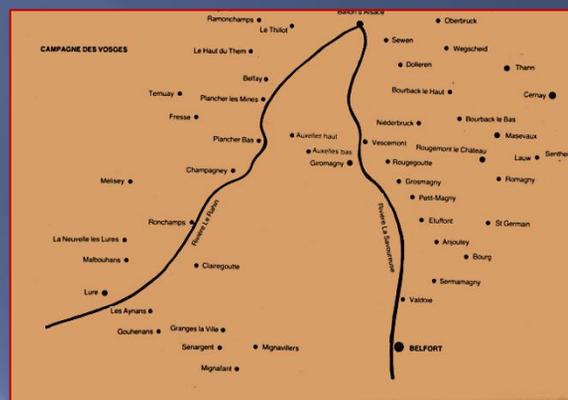
(...) Le 4 octobre 1944, dans l'après-midi, une rafale d'obus de 75 - 155, dont on ne sut jamais la cause ni l'origine, vint s'abattre sur toute l'étendue du village de VECSEMONT. Plusieurs maisons furent atteintes, en particulier celle où habitait Madame veuve Dominique Copatey, près de l'école.

Chose plus grave, un habitant de Belfort, réfugié par prudence à Vescemont et logé au café Ruez, Monsieur Riser, eut la figure emportée par un obus au moment même où il descendait dans un abri qu'il venait de terminer. Ses enfants, qui se trouvaient déjà dans l'abri n'eurent aucun mal.

Pendant ce temps nos villages subissaient toutes les tracasseries de la part des S.S. qui occupaient le pays. Les hommes durent partir pour le travail obligatoire à la grande tranchée qui, partant du « Coinot », faisait le tour de la place forte de Belfort, flanquée à espaces réguliers de blockhaus que - Dieu merci - les Allemands n'eurent pas le temps d'achever. L'un d'eux était édifié au milieu même de la cour de la ferme de Madame veuve Petizon au « Coinot ».

Les jeunes filles étaient réquisitionnées pour éplucher les pommes de terre à longueur de journée. Un poste d'observation fut établi au clocher et les cordes des cloches ayant été retirées, toute sonnerie devint impossible. Même le jour de la Toussaint, il n'y eut aucune sonnerie.

Réquisition massive et confiscation des bicyclettes, des postes de TSF. Les Allemands se présentèrent jusqu'à six fois à la cure pour réquisitionner la bicyclette de Monsieur le curé qui sut la conserver quand même.



La détresse commune remuait les cœurs et c'est à ce moment qu'au cours d'une fête des récoltes, plus de 500 kg de pommes de terre furent bénis à l'église pour être distribués aux pauvres et aux vieillards dont le ravitaillement se faisait des plus précaire.

La libération de Rougegoutte

Cependant l'offensive de la 1^{ère} armée française se déclenchait. Le lundi soir, 19 novembre, les premiers obus tombaient sur le village, dans le quartier de l'usine. A ce moment, 3 batteries allemandes établies aux « Grands Champs », à la « Croix des Côtes » et en arrière du « Coinot » devaient répondre aux canons alliés.

La journée du mardi fut encore assez calme. Dans la nuit de mardi à mercredi, les Allemands firent sauter le pont qui franchit la Rosemontoise sur la grande route (CD 24) et toute la journée du mercredi 22, le combat fit rage pour l'occupation du village.

Deux maisons furent incendiées, celle de René Canal à la Vaivre et celle de Jules Petizon au « Coinot » et beaucoup d'autres furent plus ou moins touchées : un homme, Jean-Baptiste Bourgeois, fut tué dans son grenier où il était monté pour parer aux gouttières causées par les éclats d'obus. Ce fut la seule victime civile.

22 novembre 1944 – Offensive sur la trouée de Belfort

Libérations de Vescemont et de Rougegoutte

par les Fusiliers Marins, les Cuirassiers et le B.M. 24

Des centaines d'obus s'abattaient sur le quartier du cimetière, cités de l'église, quartier de l'église (*mais l'église ne fut pas atteinte*) et quartier de l'usine.

Le combat fut particulièrement violent au Carrefour du Calvaire, sur la route de Grosmagny. Dans ce combat, les Français perdirent sept hommes et les Allemands neuf. C'est le mercredi 22 à neuf heures du soir qu'un capitaine français vint frapper à la porte de la cure. Le village était presque entièrement occupé par les Français mais les obus allemands continuèrent à tomber sur le village durant une bonne part de la matinée du jeudi 23 novembre, date de la libération totale et définitive de la paroisse.

(Extrait de Vie de la paroisse de Rougegoutte à partir du 12 mars 1944, écrit en 1955)

22 NOVEMBRE 1944 - LES SOLIDARITES
VILLAGEOISES A L'ŒUVRE POUR LA
LIBERATION DE ROUGEOUTTE

Par Paul COURBOT

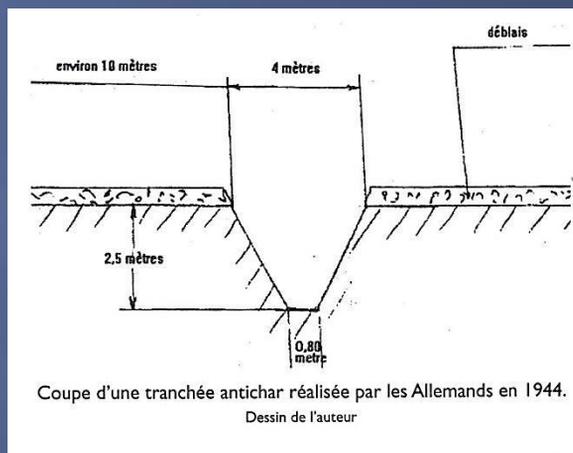
« Ce récit relate des faits que j'ai vécus, j'avais alors sept ans et demi. Cinquante ans ayant passé, j'espère que ma mémoire sera aussi précise que possible.

Mise en place du dispositif d'arrêt allemand

Tranchée antichar sur le chemin Triponel, le bas du Barberet, le bas de la Combe et verger Courbot, puis du bas de la Cruse à la Vaivre, coupant la route de Grosmagny. Elle fut creusée à la pioche par des civils réquisitionnés et des *Todt* allemands.

Réseau de tranchées d'infanterie avec emplacements F.M., D.C.A. dans le Marandé et lisières des bois du « Coinot » (*encore visibles actuellement*).

Construction d'emplacements, bunker pour canon de 88 mm (*très efficace, à grande vitesse initiale*) l'un dans la cour de la maison Joseph Petizon, objet d'une altercation orageuse entre sa mère Anna et un officier allemand. En effet les fondations du blockhaus interdisaient l'accès à l'étable et la grange par le devant de la ferme.



L'Allemand furieux mit Madame Petizon en joue avec son pistolet et il s'entendit répondre : « *Tue-moi, si tu veux, sale Boche que tu es !* ».

Celui-ci, sidéré, rengaina son arme. Un autre blockhaus fut construit au bout du chemin adjacent à celui menant à la décharge municipale. Seul celui-ci sera terminé avec canon de 88 mm et soutes à munitions pleines. Il ne sera pas utilisé. Un autre, au bas du chemin de la Creuse débouchant sur le chemin du « Coinot », sera limité au terrassement. Trois canons de 75 mm (*autrichiens ?*) seront opérationnels à la Croix des Côtes et tireront beaucoup d'obus pendant les combats. Canons de 88 mm également à l'entrée de la Vaivre et vers les près des Gils. Enfin une batterie à l'étang Moinat, objet d'une épopée concernant son déplacement à Étueffont et dont nous reparlerons plus tard. Ce dispositif d'arrêt bien qu'impressionnant ne sera pas ou peu utilisé car non terminé - *par manque de combattants pour le servir* - et, associé à cela, la désorganisation totale de l'armée allemande. Fort heureusement car la population de Rougegoutte et nos troupes auraient payé un lourd tribut.

Le dénouement

Quelques jours avant le 22 novembre, arrivée massive de troupes allemandes en pleine débâcle, affamées, exténuées. Une trentaine d'hommes, en pleine nuit, investissent le rez-de-chaussée de notre maison, dormant à même le sol, mangeant les pommes de terre cuites pour les poules ! Le front des combats se rapproche et fait entendre son sinistre grondement incessant dans la direction de Champagny. Les unités repartiront au petit matin.

22 novembre 1944 – Offensive sur la trouée de Belfort

Libérations de Vescemont et de Rougegoutte

par les Fusiliers Marins, les Cuirassiers et le B.M. 24

D'autres éléments devant déplacer les canons de l'étang Moinat vers Étueffont, mais n'ayant plus de véhicules ou d'essence pour les tracter, eurent recours à la traction animale ayant fait ses preuves depuis longtemps. Deux S.S. (*je crois*) arrivent dans notre cour, ouvrent la porte de l'étable et ordonnent à grand-père d'atteler les bœufs. Devant la réticence, ils menacent de lancer une grenade à manche dans la maison. Il s'exécute donc, mais le jugeant sans doute trop vieux (*il avait 72 ans à l'époque*), ils vont quérir René Petizon pour qu'il attache les animaux (*chapeaux, joug, torchettes*) ce qu'il fait de mauvaise grâce tout en intervertissant l'ordre d'appairage (*celui de gauche à droite et vice-versa*) de manière à perturber l'attelage. René, l'attelage et les S.S. iront à l'étang Moinat ainsi que d'autres équipages et tracteront jusqu'à Étueffont-Haut les pièces d'artillerie. René Petizon faussera compagnie à ses gardiens sous leur fusillade et, de retour à Rougegoutte libéré, il indiquera à l'officier du P.C. la position exacte de la batterie. Un des bœufs sera tué au cours des combats d'Étueffont, l'autre indemne sera récupéré par mon grand-père pour une utilisation plus traditionnelle.

Le lendemain, les combats se rapprochent, un pilonnage intensif des alliés par obus de 105 mm instantanés (*explosant dès qu'ils touchent le sol*). Nous nous réfugions à la cave voûtée (*ma mère, mes grands-parents et moi*). Nous percevons les tirs de mitrailleuses tout proches, les explosions d'obus, certains à vingt mètres de la maison, les gémissements d'un blessé allemand qui ira se réfugier chez Gustave Herbuté où il décédera.

Bientôt, une âcre odeur de fumée se fait sentir. Avec précaution, grand-père sort pour voir d'où vient cette fumée de mauvais présage. Il s'agit de la maison de Jules Petizon, père de René, qui est en flammes, incendiée par le tir d'un char français posté au carrefour Liebelin en vue de neutraliser la résistance allemande postée au « Coinot ». Très vite les habitants se mobilisent pour porter assistance à Jules Petizon. Pas question d'alerter les pompiers !

Sous la conduite de Gustave Herbuté une chaîne s'organise avec des seaux d'eau, depuis la fontaine jusqu'aux combles du logis où Gustave, au mépris du danger, déversait les seaux sur la poutraison afin d'éviter l'extension des flammes au corps de logis.

Toute l'action se passa sous la mitraille, la fumée, la chaleur, la pluie même, mais fut couronnée de succès : l'habitation fut sauvée ; seule la grangerie, avec un bœuf, fut réduite en cendres. Comme quoi dans les situations tragiques les gens n'hésitent pas au mépris du danger, à faire preuve de solidarité.

Le soir tombe, quelques balles traçantes sillonnent encore le ciel, mais la bataille s'estompe.

Le 23 novembre au matin, le calme s'installe ainsi que l'espoir, mais nous n'osons sortir, des Allemands sont encore dans la pièce de notre maison.

A midi, nous prenons notre repas lorsque la porte s'ouvre brusquement, des soldats, qui parlent français, demandent s'il y a des Allemands et s'ils sont armés. Grand-père leur répond qu'ils sont sept dans la pièce d'à côté, armés d'un seul fusil ! Par précaution, on nous fait sortir pendant qu'un Français ouvrira la porte de la chambre. Les sept Allemands crieront « *Kamaraden !* », les mains en l'air, et leur sortie sera agrémentée de quelques coups de pied où vous pensez...

Ces premiers soldats français apprécieront une bonne soupe de pommes de terre, un régal pour eux, comparé aux boîtes de *beans* qui constituaient leur principale nourriture depuis des semaines.

Le lendemain, deux obusiers de mortier de 80 mm seront installés dans notre cour et tireront sur le clocher de Grosmagny pour y déloger un poste d'observation ou une mitrailleuse allemande.

Un sérieux impact, rebouché, est encore visible ».

Paul COURBOT

22 novembre 1944 – Offensive sur la trouée de Belfort

Libérations de Vescemont et de Rougegoutte

par les Fusiliers Marins, les Cuirassiers et le B.M. 24

CHRONOLOGIE DES OPERATIONS
JOURNEE DU 22 NOVEMBRE 1944
d'après François LIEBELIN, historien

8h30 : la C.C.I. de la 4^{ème} brigade prend à partie une batterie de canons allemands de 76,2 mm repérés au sud de Rougegoutte.

Vers 9h : les Tanks Destroyers (T.D.) du 8^{ème} régiment de chasseurs d'Afrique (R.C.A.) postés à la sortie de Giromagny en renfort du R.A.C. (Régiment d'Artillerie Coloniale) arrosent les retranchements allemands de la colline du Marandé et de la forêt de la Vaire à Rougegoutte ainsi que ceux de la Côte à Vescemont.

9h30 : une patrouille de T.D. occupe le centre de VESCEMONT et fait prisonnier le sapeur allemand chargé de faire sauter le pont avant qu'il n'ait pu actionner la mise à feu. 2 chars légers du Peloton Lucas du 1^{er} Régiment de Fusiliers Marins (R.F.M.) s'avancent jusqu'à la lisière est du village et entrent au contact de l'ennemi retranché dans un réseau de tranchées. Deux hommes du 2^{ème} peloton du 11^{ème} Cuir sont tués.

10h : VESCEMONT est pris, les premières maisons de Rougegoutte sont atteintes.

Le Peloton de scout-cars LE SANT du 3^{ème} Escadron du R.F.M. pénètre le premier dans le quartier du Goussot à Rougegoutte. Il est stoppé en rase campagne par l'artillerie ennemie et les tirs de barrage du R.A.C et des T.D.

Deux chars - BOKANOVSKI et POUVRASSEAU - du 2^{ème} peloton du 1^{er} escadron R.F.M. poussent une reconnaissance sur Rougegoutte et sont arrêtés par le pont principal qui a sauté dans la nuit du 21. Le char de POUVRASSEAU incendie la ferme Canal d'où semblent partir des tirs de mitrailleuses. La patrouille de T.D. arrivée en renfort progresse avec les chars légers jusqu'au pont intact de la route de Chaux. Un T.D. placé en bouchon à proximité du pont détruit un canon de 88 en batterie à l'orée de la forêt de la Vaire (*près du stade actuel*). Précédée par les blindés de l'Escadron BARBEROT et accompagnée immédiatement par une section de la Compagnie Antichar, la 1^{ère} Compagnie du B.M. 24 atteint ROUGE-GOUTTE encore occupé par des éléments allemands et entreprend aussitôt le nettoyage de la localité.

11h - 11h30 : à Rougegoutte, nettoyage du quartier de l'Usine et du carrefour des routes de Chaux et Giromagny (carrefour du Calvaire) par les Cuirassiers et la 1^{ère} Compagnie du B.M. 24. Un soldat est tué, quelques prisonniers sont faits et trois postes de tireurs au *Panzerschrek* (bazooka) sont détruits. Le char du quartier-maître PRZYBLISKI, en débouchant du carrefour, incendie une ferme d'où partent des tirs de mitrailleuse (ferme J. Petitzon au « Coinot »).



Crédit photo : Serge ROBERT



Rougegoutte - Pont central de la « Carpe d'Or ». Les Allemands le firent sauter dans la nuit du 21 au 22 novembre. Les chars durent emprunter la toute de droite qui rejoint l'autre pont trouvé intact - Coll. M. Helle - La Vêge

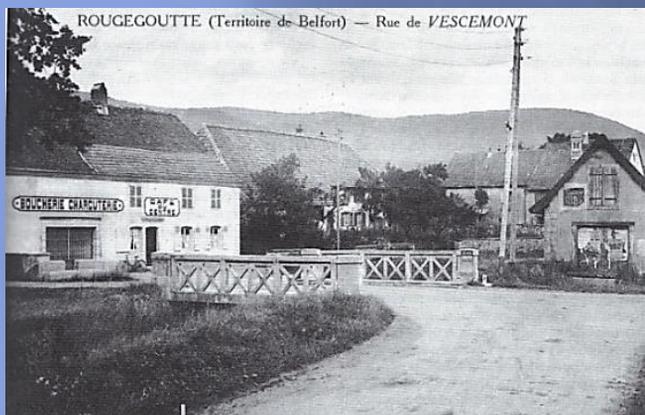


Rougegoutte - Le Vieux Moulin dans le quartier de l'Usine. Au premier plan le pont sur la route de Chaux trouvé intacts sur lequel passèrent les chars libérateurs - Coll. M. Helle - La Vêge

22 novembre 1944 – Offensive sur la trouée de Belfort

Libérations de Vescemont et de Rougegoutte

par les Fusiliers Marins, les Cuirassiers et le B.M. 24



Rougegoutte - Quartier de l'église.

La Café Cardot servit de P.C. le 23 novembre à la 3^{ème} Compagnie du B.M. 24 - Coll. M. Helle - La Vôge

Un autre char du Peloton de l'Enseigne de Vaisseau BOKANOVSKI, celui de POUVRASSEAU, part en reconnaissance en direction du fossé antichar situé à 300 m du carrefour. Le tireur anéantit une pièce de 88 en faisant sauter la soute à munitions (cf. article : Avec le light 123) Duel d'artillerie entre les chars de la patrouille du 8^{ème} R.C.A. et la batterie allemande de la côte 513 (Croix des Côtes).

12h-12h30 : à Rougegoutte, plusieurs tentatives d'approche du fossé antichar tournent au drame : 4 cuirassiers sont tués et quatre autres sont gravement blessés, parmi les Fusiliers Marins un chef de char est blessé. Des mitrailleuses allemandes de 20 mm, dissimulées dans une tranchée au lieu-dit « Les Rouges », balayent la départementale et empêchent toute progression jusqu'au fossé antichar

16h : le B.M. 24 a achevé le nettoyage de Vescemont et de Rougegoutte et se trouve au contact des maisons dominant ROUGEGOUTTE au Nord-Est et à l'Est, à la corne Nord de la Forêt de la Vaivre et derrière le fossé antichar qui barre le débouché de Rougegoutte. L'ennemi qui dispose d'une impressionnante série de positions organisées paraît décidé à disputer le terrain en profondeur. Les unités de la D.F.L. devront monter une huitième attaque le lendemain pour percer cette quatrième ligne de défense. Le B.M. XI relève la compagnie du B.M. 24 qui a nettoyé Vescemont.

18h : la 3^{ème} Compagnie (3^{ème} section) du B.M. 24 arrive à ROUGEGOUTTE venant de Giromagny. Le village est fouillé sous la conduite d'un adjudant-chef retraité (probablement M. Schmitt). Quelques Allemands cachés dans les caves sont faits prisonniers. La section s'installe à l'Ouest de l'église au carrefour de la route de Vescemont et d'une route qui conduit dans la montagne. Le café Cardot est rapidement aménagé en point d'appui. Le capitaine CHARLET de la 1^{ère} compagnie du B.M. 24, craignant une contre-attaque nocturne, se retranche avec ses hommes dans les maisons du carrefour du calvaire où il fait entasser des piles de bois aux fenêtres.

Nuit du 22 au 23 : pour éviter le décrochement de l'infanterie, les équipages des chars passent la nuit dans leurs engins, canons et mitrailleuses prêts à entrer en action.

Pertes françaises du 22 novembre : 7 tués 36 blessés sans compter les pertes des éléments du Groupement blindé de GASTINES qui ont participé aux opérations (éléments du 1^{er} R.F.M., 8^{ème} R.C.A., 11^{ème} Cuir)

Source : Libération du Pays sous-vosgien. Hors série La Vôge, 2012



Mairie de Rougegoutte - Crédit photo : Serge ROBERT



Rougegoutte - Carrefour du calvaire -

La cour du Café Barré où les chars du peloton Bokanowski stationnèrent les 23 et 24 novembre

- Coll. M. Helle - La Vôge

22 novembre 1944 – Offensive sur la trouée de Belfort

Libérations de Vescemont et de Rougegoutte par les Fusiliers Marins et les Cuirassiers



LES CUIRASSIERS A VESCEMONT, OU LA CHRONIQUE D'UNE EMBUSCADE

Journée du Mercredi 22 novembre 1944 avec
le 2^{ème} peloton du 2^{ème} Escadron du 11^{ème}
Cuirassiers (lights 131 et 132) – Extraits -
Gérard GALLAND, 11^{ème} Cuirassiers



Deux chars légers du peloton Lucas du 1^{er} R.F.M. s'avancent à la lisière Est du village (Vescemont) et entrent en contact avec l'ennemi retranché dans un réseau de tranchées. Deux hommes du 2^{ème} peloton du 2^{ème} escadron du 11^{ème} Cuir sont tués.

« Pendant plus d'une demi-heure sinon plus, nous avons suivi les ordres qui nous avaient été donnés de nous installer en bouchons sur la route de Belfort. Puis, vers les 10h30, nous recevons l'ordre de poursuivre vers ROUGEGOUTTE. Le pont principal étant détruit, certains chars remontent jusqu'à une usine où les artificiers allemands n'ont pas eu le temps ou ne savaient pas que cette passerelle existait. Toujours est-il qu'elle est restée intacte, ce qui a permis à ceux-ci de traverser la rivière sans difficulté. Si cette passerelle autorise le passage des chars légers, il n'en est pas de même pour le gros « Tank-Destroyer ». Ils sont obligés de traverser la SAVOUREUSE à gué. Heureusement, le lit de la rivière repose sur un fond parsemé de petits galets qui supporte aisément les blindés. L'eau est haute et atteint la moitié des barbotins, mais nous passons sans peine.

Au lieu de poursuivre directement en direction de Rougegoutte par la D12, deux chars légers et deux Half-Tracks bifurquent et se dirigent vers le village de VESCEMONT, au carrefour qui se situe immédiatement à la sortie de Giromagny . (...)

N'ayant pas été présent sur l'un de ces chars, je me suis attaché aux témoignages de rescapés encore en vie en 1997. Ils m'ont précisé qu'ils étaient tombés dans une véritable embuscade tendue par les éléments retardateurs de l'ennemi. C'est par la population civile française que les Allemands avaient fait creuser un réseau de tranchées, parallèles à la colline boisée se situant au Nord-Est du village et permettant d'avoir une visibilité parfaite sur l'ensemble de ce dernier se trouvant en contrebas.

LA TRANCHEE QUI COUTA SI CHER A NOTRE PELOTON...

Creusée par les habitants de l'ensemble des villages environnants et par ceux de VESCEMONT, elle est située à la lisière Est de ce dernier sur une colline boisée. Elle a été exécutée derrière une carrière qui se trouve là, à quelques cent mètres de la ferme des Perrod. Située à mi-pente de la colline, elle permet aux combattants allemands d'avoir une vue panoramique exceptionnelle sur le village et particulièrement sur la grand'rue qui monte vers la D24 en passant devant la mairie; rue qu'emprunteront les éléments avancés de la 1^{ère} D.F.L. Un bistrot se trouve au carrefour. Il a été aménagé en dortoir par les troupes d'occupation. Ce café servira de cantonnement aux Fusiliers-Marins et Cuirassiers le soir venu. A l'intersection entre la Grand'rue et la D24 qui relie le hameau de Rosseront à Rougegoutte, les assaillants se trouvent à très courte distance et en face de la tranchée. Nous sommes en novembre ; les arbres ont perdu leurs feuilles. La visibilité est parfaite à quelques endroits où l'on se trouve dans la tranchée et sur toute sa longueur, profonde d'un mètre cinquante environ, il a été prévu des emplacements de tirs à intervalles réguliers. Cette dernière a été creusée en parallèle à la route allant à Rougegoutte du Lieu-dit « Le Paino » à « La Vierge ».

Pour atteindre cette position, les Allemands venant de Giromagny, devaient monter jusqu'à l'intersection en passant devant la mairie et le bistrot (maintenant transformé en maison d'habitation). Puis, prendre le petit chemin de terre donnant accès à la ferme des Perrod (aujourd'hui rasée) et traverser les prés en direction de la forêt de ROUGEGOUTTE.

Arrivés à proximité de la carrière, ils sont obligés de la contourner pour accéder à la tranchée. Entre le bistrot et non loin de la ferme des Perrod, il y a un vieux hangar dans lequel les habitants de VESCEMONT et des environs ont l'habitude de distiller la mirabelle.

Ce 22 novembre, la famille Perrod voit passer devant sa cour des groupes de fantassins allemands et des éléments isolés. Ils semblent harassés, sales et à bout de force. Ils se dirigent à travers champs vers la carrière, la contournant afin de pénétrer dans les bois de ROUGEGOUTTE. Ils essaient de se soustraire à la vue des éléments français de reconnaissance en descendant dans la tranchée.

De leur côté, les deux « light 131 et 132 », après s'être arrêtés un moment devant la mairie, viennent se positionner derrière la ferme des Perrod, juste devant le hangar.

C'est en voulant exécuter leur mission de protection de leur blindé que Luc DEVILLON et Paul FRECON se sont avancés au-delà de la ferme dans les prés où ils ont été touchés par les tireurs d'élites allemands. Monsieur Perrod nous a fait part de sa certitude que les Snipers allemands utilisaient des fusils à lunettes (?). C'est aussi à ce moment que « OFI » et LEROY, de leur « fenestrou » de la ferme Perrod, ont aperçu les deux soldats allemands simulant le désir de se rendre...

22 novembre 1944 – Offensive sur la trouée de Belfort

Libérations de Vescemont et de Rougegoutte

par les Fusiliers Marins, les Cuirassiers et le B.M. 24

En fait, ces deux chars, pour cette action, étaient commandés par le Capitaine de vaisseau COELENBIER qui devait remplacer (*sans doute*) l'E/V LUCAS.

Ce remplacement au pied levé n'était pas le seul.

Donc si le char du Quartier Maître Marcel GUAFFI (*qui participait à la même opération*) avait son équipage habituel, celui de l'officier qui dirigeait l'action était composé de personnel de bric et de broc, avec les moyens du bord. (...)

LE PREMIER ACTE DE L'ACTION

La première phase de l'action est classique. Conformément aux ordres reçus au début de l'attaque (*à Ronchamp*), les chefs de chars responsables de leur blindé devaient utiliser les Soutiens-Portés à leur convenance. Notre rôle, notre mission consistait à la protection rapprochée du char sur lequel nous étions affectés ; en cela Luc DEVILLON et Paul FRECON dit « *La Môme* » n'ont fait qu'appliquer les ordres permanents qu'ils avaient reçus. Vient se rajouter à cela une amitié, une cohésion grandissante entre l'équipage du char et les Cuirassiers, qui soudait de plus en plus cet ensemble d'hommes à un seul commandement, celui du chef de char. Ainsi, Luc DEVILLON et Paul FRECON se sont portés à l'avant de leur char (*le « 131 », provisoirement commandé par le L/V COELENBIER*) et cela à quelques dizaines de mètres en traversant la route goudronnée afin d'assurer leur mission. Des Snipers embusqués dans le système de tranchées ont fait feu à une centaine de mètres. Nos deux Cuirassiers tombent grièvement blessés, Luc Devillon à la tête et Paul Frécon au haut de la cuisse droite.



G. TORCHIN

Au même instant, Georges TORCHIN dit « OFI » et Léon LEROY, embusqués derrière un « *fenestrou* » de la ferme derrière laquelle se trouvait le char de LE BRAS, la dernière du village, observaient ce qui se passait. Avec le fusil mitrailleur (F.M.) mis en batterie, ils étaient en mesure de couvrir leurs camarades. (...)

« OFI » et LEROY avaient la possibilité de surplomber la scène du drame. Ils étaient en position pour voir très correctement l'action. Qu'ont-ils vu ? Deux Allemands qui couraient vers les lignes françaises en direction de Luc DEVILLON et de Paul FRECON.

Ces derniers avançaient afin d'éclairer et de protéger le blindé dont ils étaient responsables vis à vis du chef de char. Vraisemblablement, nos deux Cuirassiers voyant arriver vers eux deux Allemands sans armes, ont dû supposer qu'ils venaient se rendre. Ils n'ont pas tiré sur eux pour les abattre et c'est à ce moment qu'ils ont été blessés grièvement par deux tireurs d'élites allemands cachés dans l'une des tranchées.

Le premier acte de la tragédie de cette funeste journée se termine ; le second va être tout aussi meurtrier : il s'agit du sauvetage des deux blessés. Celui-ci a été catastrophique pour les attaquants.

SECOND ACTE : LA RECUPERATION DES BLESSES

Il semble bien que les secours aient été opérés en deux épisodes bien distincts : le premier pour ramener Paul FRECON jusqu'au char de l'endroit où il a été blessé, et ceci sous la mitraille très dense : Auguste AUGER et CHAMPENOIS (?) ; le deuxième épisode pour hisser le blessé sur le char : L/V COELENBIER et « *Ben-Hur* ».

Durant la première partie du sauvetage, les deux Cuirassiers se sont lancés au secours de leur camarade, bravant le feu nourri des Allemands.

Ils ont la baraka et aucun d'eux ne sera touché malgré un feu intense qui les entoure. Le cavalier AUGER en reviendra en loques, ses habits ont été hachés par les balles et il est couvert de sang ; cependant, il n'a aucune égratignure. Il retrouvera dans son portefeuille, qu'il garde dans la poche gauche de son *battle-dress*, une balle déformée qui est venue mourir dedans sans le toucher, juste au niveau du cœur. Il l'a échappé belle ! Son apparence est effrayante.

Auguste AUGER :

« *Il faut vraiment du cœur au ventre pour bondir dans la cour de la ferme poursuivis par le feu intense de l'ennemi. Les balles ricochaient avec un miaulement caractéristique qu'ils avaient déjà connu auparavant ; ils sentaient plus qu'ils ne voyaient les pierres qui volaient sous l'impact des balles et projetaient sable, terre et cailloux sur leurs talons. Ils avaient l'impression désagréable que leur vie ne tenait qu'à un fil, mais dans l'action, ils dépassaient leur peur.*

Haletants, après avoir traversé la route goudronnée, ils ont poursuivi leur sprint sur le chemin de terre jusqu'à la position où se trouvait Paul FRECON. Arrivés à la hauteur du corps allongé de ce dernier, ils constatent qu'il est en vie. Il est très salement touché. Une tâche de sang s'agrandit sur la jambe droite de son treillis, au niveau de la cuisse droite.

22 novembre 1944 – Offensive sur la trouée de Belfort

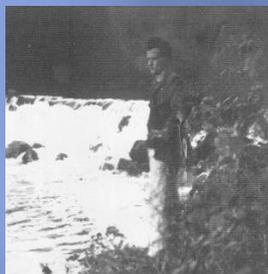
Libérations de Vescemont et de Rougegoutte

par les Fusiliers Marins, les Cuirassiers et le B.M. 24

Un amalgame de tissus, de peau et de chair est dilué dans un sang abondant. On a l'impression que l'os est broyé.

C'est affreux ! Chaque mouvement lui arrache un hurlement de douleur malgré sa volonté. Il serre les dents, mais n'y peut rien. A deux, ils essayent de le déplacer vers le fossé pour l'abriter des tireurs ennemis ; ses hurlements redoublent et il les supplie de le laisser sur place ».

Sur les indications de « *La Môme* », Auguste AUGER sort un flacon d'alcool de menthe de la poche de la veste de treillis du blessé. Celui-ci le conservait en permanence sur lui en cas où il en aurait besoin. AUGER lui en fait avaler une gorgée. Soit celle-ci était trop abondante, soit l'alcool était trop fort, ou encore FRECON n'avait plus assez de force pour combattre la douleur, le fait est que ce dernier a failli s'étouffer... Après avoir repris ses esprits, il désigne du doigt l'endroit du verger où devrait se trouver, invisible, le corps de Luc DEVILLON. (...)



Luc DEVILLON

C.P. : Fonds G. Galland



Marcel GUAFFI

CP : Ordre de la Libération

Ils se sont servis d'une couverture pour envelopper Paul FRECON et le porter jusqu'au char. Là, pour les aider à le hisser derrière la tourelle du « *light* », ils ont retrouvé l'ensemble du groupe de Soutiens-Portés et de l'équipage. Ils sont revenus pour demander que le char 132 vienne se placer entre le blessé restant dans le pré et les tireurs allemands afin d'installer celui-ci sur la plate-forme arrière du « 131 ». « Ben-Hur » est là, il est accouru dès qu'on lui a signalé qu'il y avait un « *grabuge* » grave parmi les hommes de son peloton. Avec l'aide du L/V COELENBIER et du chauffeur Yves LE BRAS, ils hissent le blessé sur le char, enveloppé dans une couverture.

Maintenant, il s'agit de secourir Luc DEVILLON, toujours étendu dans la prairie. Pour effectuer ce sauvetage, une seconde escouade se lance vers le camarade blessé.

Le Quartier Maître Marcel GUAFFI entraîne derrière lui l'escouade du Maréchal-des-Logis THIEULLE dit « 36 ». Acclamé et abreuvé par les citoyens libérés,

il a beaucoup bu de mirabelle. Inconscient, il est survolté et semble survoler la situation. Il fait fi des balles qui ricochent autour de lui en miaulant.

« *BEN-HUR* » monte dans la tourelle du char pour couvrir les secouristes à l'aide de la mitrailleuse lourde antiaérienne 13,2. Il se sert du périscope et seul son bras droit sort de la tourelle pour actionner la mitrailleuse. Il s'apercevra plus tard qu'une balle a troué la manche de son blouson.

Le groupe de secours est impressionnant, il est constitué d'un Fusilier-Marin, le Quartier-Maître Marcel GUAFFI, chef de char, suivi du Maréchal des Logis THIEULLE dit "Trente-Six", de CALANDRY muni de son fusil-mitrailleur, de Pierre LECOMTE, pourvoyeur du F.M., SEVE et GATIGNOL.

Ici, j'emprunte un passage du manuscrit inédit de André MADELINE dit « Calva » :

« ... Après avoir envoyé l'ensemble des hommes du groupe ; c'est à dire « Trente-Six », son tireur au « FM », Calandry, Sève, P. Lecomte et M. Gatignol, "Ben-Hur" lui, grimpe dans le char « 132 » et, s'aidant du périscope, de l'intérieur de la tourelle, il essaie de tirer sur l'ennemi à l'aide de la mitrailleuse lourde 13,2 de D.C.A. « Trente-Six », en avant, se fait tuer de deux balles dans la poitrine ; Calandry est foudroyé à son « F.M », Sève est blessé au pied droit et Pierre Lecomte est touché au nez. Sa blessure saigne abondamment sans présenter de gravité majeure ».

Je tiens à rappeler ici ce que le Commandant BARBEROT a écrit par la suite au sujet des Cuirassiers « *qu'ils baignent dans un climat d'héroïsme absolument inconscient et ont un sentiment de supériorité et d'invulnérabilité* ». Le Commandant Barberot est un combattant d'une armée régulière, il ne connaît pas ce qui était réservé aux F.F.I. lorsque blessés, ils étaient capturés par les Nazis. Il ne peut comprendre ce que ces jeunes insoumis ont comme devise : on ne laisse jamais un camarade blessé sur le terrain. D'autre part, il n'y a rien d'étonnant à ce que ces Anciens des Forces Françaises de l'Intérieur (F.F.I.), entraînés par une troupe aguerrie comme l'est le 1^{er} Régiment de Fusiliers-Marins veuillent prouver qu'ils sont aussi braves que leurs Anciens des Forces Françaises Libres.

Yves LE BRAS :

« Etait-ce à nous d'aller récupérer les blessés ou devons-nous attendre le renfort de l'arrière ? Je n'ai pas de réponse. Il est vrai que dans le feu de l'action, on agit souvent d'avantage par reflexe que par raisonnement ».

Gérard GALLAND

22 novembre 1944 – Offensive sur la trouée de Belfort

Libérations de Vescemont et de Rougegoutte

par les Fusiliers Marins, les Cuirassiers et le B.M. 24



L'AFFAIRE DE VESCEMONT : LA BLESSURE...

Par Yves LE BRAS, 1^{er} R.F.M.



« A l'Escadron on me confie un char tout neuf et je découvre un nouvel équipage : le Lieutenant COLEMBIER, un canonnier et un aide chauffeur, tous trois viennent d'être affectés à l'Escadron. Faire la guerre « mécanique » avec des gens peu préparés m'inquiète et me responsabilise davantage, enfin on verra !

La rumeur avait couru qu'ayant été les premiers à relever le défi dès juin 1940, les « Anciens » iraient défilé à Paris le 11 novembre. Hélas ! Nous n'en prenons pas le chemin et le premier Escadron s'installe à Rupt-sur-Moselle à l'arrière du front. Nous y sommes pour la Toussaint ; il fait un temps lugubre et ce jour-là nous enterrons un camarade tué dans un accident de char. (...)

Vers le 10 novembre, nous recevons l'ordre de revenir en Haute-Saône. Nous franchissons un col enneigé (*probablement le ballon d'Alsace*), nos chars glissent et nous devons fixer des crampons sur les chenilles. Il fait un « froid de canard », température à laquelle la plupart d'entre nous ne sont plus habitués. Nous approchons de Giromagny et dans la nuit du 21 au 22 mon char est en embuscade dans un bois en protection des fantassins qui nous accompagnent et qui se reposent dans une cabane en contrebas.

Le lendemain matin, de nouveau en route, nous laissons GIROMAGNY à notre droite et progressons jusqu'au village de VESCEMONT où nous nous arrêtons pour attendre des renforts. Je mets mon char à l'abri d'une maison et les fantassins qui sont sur nos chars prennent position au-delà d'une route goudronnée.

Je me détends en attendant les ordres lorsque COLEMBIER et l'Aspirant qui commande les fantassins viennent chercher des couvertures pour aller récupérer deux gars blessés par des snipers.

Estimant cette opération hasardeuse, je propose que nous la réalisions sous la protection du char.

J'embarque tout le monde, je traverse la route et me mets en position de telle manière que le blessé soit protégé des tireurs ennemis.



Yves LE BRAS

Je sors du char et aide les deux officiers à hisser le blessé derrière la tourelle.

Je manœuvre de la même manière auprès du deuxième blessé (*on m'a dit plus tard qu'il était déjà mort*) et je m'apprête à sortir lorsque COLEMBIER me l'interdit, prétextant que je devais rester paré à manœuvrer.

Il demande à l'aide chauffeur de l'accompagner ; celui-ci est un fantassin qui ne sait pas conduire ; il a été installé là pour remplacer le titulaire évacué avec un pouce de pied gelé.

Je ferme mon panneau pour permettre au canonnier d'orienter la tourelle en direction des tireurs ennemis.

Que se passe-t-il à l'extérieur ? Le temps me semble long et j'entends des appels. Il me semble que l'opération ne se déroule pas comme il faudrait, c'est alors que je décide de sortir. Je passe par-dessus la boîte de vitesse et me trouve à la place de l'aide chauffeur dont le panneau est ouvert. J'appelle COLEMBIER en me proposant d'aller l'aider. Celui-ci ne m'entend évidemment pas et je fais le mouvement de sortir. J'ai une main sur le canon, une autre sur le panneau ouvert, je suis en équilibre lorsque je ressens comme un coup de poing et une brûlure au visage.

Je m'assois, passe une main sur le devant du visage à la hauteur des yeux et la retire pleine de sang, je passe l'autre main à l'arrière du crâne mais il n'y a pas de sang - la balle n'a donc pas traversé le crâne.

J'avertis le canonnier que je suis blessé, lui demande d'en avertir le Lieutenant et de remettre la tourelle dans l'axe pour que l'on puisse ouvrir mon panneau.

22 novembre 1944 – Offensive sur la trouée de Belfort

Libérations de Vescemont et de Rougegoutte

par les Fusiliers Marins, les Cuirassiers et le B.M. 24

Pour permettre l'ouverture du panneau, je dois m'allonger tandis que je saigne abondamment, mais je ne me rends pas encore compte que mon œil gauche a été arraché. COLEMBIER s'assoit à ma place, me regarde, me dit des paroles aimables quant à mon comportement dans cette « affaire » et ramène le char à son point de départ. J'avais demandé à la propriétaire de la maison de préparer eau chaude et serviettes pour le soin des blessés. Lorsqu'elle me voit, cette brave femme s'affole un peu et je la repousse pour me regarder dans la glace.

Le sang me cache la blessure. Survient Marcel GUAFFI, chef d'un char du peloton ; nous nous connaissons depuis l'Angleterre. Je lui demande : « *Qu'en penses-tu, je m'en tire ?* ». Il me regarde et me tranquillise en m'assurant : « *Normalement, tu dois t'en tirer* ». Le diagnostic de Marcel m'a remis un peu de baume au cœur.

Une jeep me ramène plusieurs kilomètres en arrière ; je suis assis près du chauffeur avec comme seule protection mon mouchoir ensanglanté que je tends devant ce qui fut mon œil gauche. À côté du poste de secours, il y a un char de chez nous, en réserve.

Je suis un peu inquiet lorsque mes camarades ont quelques difficultés à me reconnaître. Le toubib, un jeune, sans doute peu habitué à des situations semblables, après m'avoir fait allonger sur un brancard appose sur ma poitrine une fiche avec l'indication « *Énucléation par balle de l'œil droit* ». En réalité, la balle a brûlé le nez à la limite du front, arraché l'œil gauche et cassé l'os de la tempe.

Une ambulance me conduit à l'hôpital de LURE où le médecin chef qui m'ausculte me dit : « *Eh bien, vous en avez eu de la chance!* ». Le soir je suis évacué sur un hôpital à Besançon où l'on me conduit immédiatement en salle d'opération pour nettoyer plus sérieusement la plaie. Le lendemain matin quelqu'un se propose d'écrire à ma famille, j'ai décliné et attendu que je sois en état de le faire moi-même. Je crois me souvenir que j'ai signé ma lettre « *Yves le cyclope* ». Ce n'était sans doute pas très malin !

Après quelques jours je suis évacué sur l'hôpital Desgenettes à LYON.

J'y arrive le soir - accueil médiocre, cadre vieillot. Je fais comprendre que si, en faisant la guerre, j'accepte d'être éventuellement blessé (*j'en suis à ma troisième blessure par balle*), j'exige d'être soigné dans des conditions d'hygiène parfaites, ce qui était le cas dans les hôpitaux anglais et américain que j'avais « fréquentés ».

Résultat : je suis dirigé vers l'hôpital civil de l'Antiquaille, à proximité de Fourvière, dans le service du docteur Paufigue, ophtalmologiste de grand renom. Entre-temps j'avais repris contact avec la famille Court qui nous avait si bien accueillis, quelques semaines auparavant, mon camarade Alphonse Galerne et moi-même dans leur propriété de Rilleux. J'ai subi une première intervention à l'Antiquaille peu avant Noël puis début janvier je vais en convalescence à Ouessant ».

Yves LE BRAS



L'ANTICHAR DE ROUGEOUTTE :
AVEC LE « LIGHT » 123



Extrait du carnet de route de « Bokoff »

« Mon canonier « *POPAUL* » me touche l'épaule. Je suis en train de farfouiller le relais de ma T.S.F., sacré engin qui ne marche jamais lorsqu'il le faudrait.

Je remonte mon siège à glissière et ma tête émerge de la tourelle. « *Regardez Lieutenant, le char de LAUDOUDARD* ». Ce tank a été « allumé » hier par un canon antichar boche, alors que la colonne blindée progressait vers Giromagny. « *Ah ! là là, ils ont eu une drôle de veine* ».

En effet, miraculeusement, personne n'a été touché et cependant l'engin est traversé de part en part. Les types du 11^{ème} Cuir, qui sont juchés sur mon Tank, regardent le 135 avec beaucoup d'intérêt.

Ce sont des jeunes gens qui ont fait le Vercors, mais qui ne connaissent aucun aspect de la guerre moderne. Ils me posent des questions sur les antichars, mais je laisse à POPAUL le soin de leur répondre, parce qu'il faut que je trouve pourquoi je ne peux pas émettre et qu'ensuite, à quelques minutes d'entrer dans la danse, je n'aime pas penser aux « *anti-chars* ».

22 novembre 1944 – Offensive sur la trouée de Belfort

Libérations de Vescemont et de Rougegoutte par les Fusiliers Marins, les Cuirassiers et le B.M. 24

Je change de micro et le poste ronronne. Sacrée humidité ! « Allô, FREMEAUX, ici Tigre, comment m'entendez-vous ? Répondez ». « Allô, Tigre, ici 122, je vous entends au poil, répondez. « Allô, FREMEAUX, tout le monde suit ? Répondez ». « Allô, Tigre, tout est O.K.. Terminé ».

Nous arrivons devant le cimetière de GIROMAGNY. Là, hier, on s'est bagarré dur ; un Tank Destroyer a pris un Tigre à partie et l'a eu après un duel qui a duré dix minutes.

L'infanterie s'est infiltrée dans la ville, venant de deux directions. Ce matin, la ville doit être entièrement entre nos mains. Elle se trouve dans une cuvette surplombée de casernes. J'amorce la descente et je suis salué par plusieurs arrivées de 88 mm, bien encadré. Des fantassins rentrent la tête dans leurs épaules. Je sors la mienne de la tourelle pour leur donner confiance : « Fonce, BELVER » (c'est mon chauffeur). Il ne se le fait pas dire deux fois. Les fantassins rient. L'un d'eux a reçu un éclat dans sa capote et il en est tout fier.

Nous dévalons à toute allure dans les rues de la ville. Je fais ranger les chars le long des maisons, les biffins se mettent à l'abri et je vais aux ordres. Les drapeaux sont déjà arborés en profusion, le monument aux morts disparaît sous les trois couleurs.

Les habitants sortent sur le seuil de leur porte, de toute évidence ravis de leur libération. « Cela fait deux mois qu'on vous attendait ». En effet, nous avions été arrêtés devant Ronchamp par le mauvais temps et les Allemands, il y a bien huit semaines. Les « Frisés » avaient l'intention de passer l'hiver et les bonnes gens en étaient tout déprimés.

A ma rencontre vient le Commandant BARBEROT, tout excité : « Foncez sur la grand'route, il y a un peloton devant vous. Le pont est coupé, mais il y a une dérivation ».

Je retourne à mes chars en courant. « A cheval ». Tout le monde se précipite, les machines ronflent. « Deuxième peloton, en avant ».

Arrivé sur la grand'place, un civil me fait bifurquer à gauche. Nous passons sous un porche, sur un petit pont que les « Boches » ont oublié, à droite de la centrale électrique, et nous voici sur la grande route en direction de Mulhouse.

Je ne sais rien de la situation, sinon que sur la droite et sur la gauche, à environ cinq cents mètres, ça tombe fort, tellement que c'est certainement notre artillerie qui travaille le secteur.



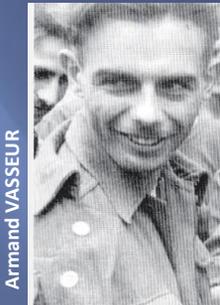
« Dispositif de combat ». POPAUL et POSTOLLE, l'aide chauffeur, s'enferment à leur poste, les trois mitrailleuses et le canon sont armés et voici une dégelée d'obus explosifs qui, de toute évidence, nous sont destinés.

Derrière moi, je ne vois que le 123, le char de POUVRASSEAU. Pas le temps de m'occuper des autres, il s'agit avant tout de comprendre ce qui se passe.

Mais voici l'aspirant VASSEUR, sur le bord de la route, qui me fait des signes d'activer.

« Le Sant est devant, me crie-t-il, il en bave ». « Plus vite, Belver ».

Mon poste grésille : « Allô, Tigre, ici Przybilski. Je suis arrêté par un tir violent d'artillerie, je vous rejoindrai dès que possible ».



Je veux lui dire de passer coûte que coûte, mais, comme de juste, ma radio ne marche plus.

Merde. Je ne peux compter que sur POUVRASSEAU. Pas question de laisser tomber LE SANT, un vieux de 40 et un fantastique baroudeur et qui commande un peloton de scouts-cars.

Mais où est-il ?

L'ennemi, à en juger par nos tirs d'artillerie, est déjà loin derrière nous. Prochain village : ROUGEGOUTTE, encore deux kilomètres.

Allons à la recherche de LE SANT. Voici un civil qui met timidement le nez à la fenêtre.

« Vous avez vu passer des marins français ? - Non, mais beaucoup d'Allemands - Il y a combien de temps de cela ? - Dix minutes ». Bigre, les Boches ont dû passer sur la route après Le Sant ! A moins que le civil soit bigle.

On continue.

« Allez, à toute allure, le plus loin possible ».

On le trouvera bien, ce LE SANT de malheur !

Les fantassins ont l'air de trouver ça drôle. Ils ont du cran, parce que moi, je ne suis pas du tout rassuré, mais pas du tout. Et puis, ça retombe assez dru. Mais plus loin, des mitrailleuses crépitent : les nôtres.

Ça doit être enfin LE SANT. C'est lui.

22 novembre 1944 – Offensive sur la trouée de Belfort

Libérations de Vescemont et de Rougegoutte par les Fusiliers Marins, les Cuirassiers et le B.M. 24

A 60 km à l'heure, je passe devant ses scout-cars. LE SANT me regarde passer avec une satisfaction évidente. D'une mimique expressive, il me fait comprendre « *qu'il y en a partout* ». Je m'en doutais, à juger par les rafales de balles qui saluent mon arrivée.



Georges LE SANT (1914- 2000) -

Né le 5 décembre 1914 à Messac (Ille et Vilaine), son père était chef de chantier dans le bâtiment. Il entre à l'Ecole préparatoire de la Marine en 1928, à l'Ecole de Maîtrance de la Marine

Nationale en 1931, puis à l'Ecole des Fusiliers Marins en 1932. Il sert en Chine de 1938 à 1939, affecté à la défense du Consulat de France avant d'embarquer sur le Savorgnan de Brazza pour rentrer en France en février 1940. Il combat dans la Manche en juin 1940.

En Angleterre il signe son engagement dans les Forces Françaises Libres et est affecté sur sa demande au 1^{er} Bataillon de Fusiliers Marins en juillet 1940. Il prend part aux opérations de Dakar en septembre 1940, du Gabon en novembre 1940, de Syrie en juin-juillet 1941. Il participe ensuite avec la 1^{ère} Division Française Libre à la campagne de Libye et notamment à Bir-Hakeim où il se distingue et reçoit la médaille militaire.

Après les opérations de Tunisie en mai 1943, il s'illustre de nouveau, au cours de la campagne d'Italie, à la tête de sa patrouille durant les combats précédant la prise de Radicofani le 18 juin 1944. Après le débarquement en Provence, il se distingue lors du nettoyage des quartiers est de Toulon, le 23 août 1944, mettant hors de combat et faisant prisonniers de nombreux ennemis.

Lors des combats de la trouée de Belfort, il dirige remarquablement l'action de ses éléments, en particulier à Rougegoutte, le 22 novembre 1944, où il pénètre le premier. Le 30 novembre 1944, lors d'une contre-attaque allemande soutenue par plusieurs chars et automoteurs, il se trouve sur la crête au nord de Bourbach-le-Bas, demeurant ferme au poste malgré d'importantes pertes, usant de ses armes lourdes sur les engins blindés et sur les groupes d'infanterie ennemis.

Il se distingue de nouveau à Benfeld du 8 au 13 janvier et à Huttenheim du 13 au 19 janvier 1945, effectuant avec ses mitrailleuses des tirs d'arrêt très efficaces.

Il termine la guerre au grade de maître-principal. Il continuera ensuite à servir dans la Marine Nationale comme Officier des Equipages de 1^{ère} classe jusqu'en 1959. Georges Le Sant est décédé le 13 septembre 2000 à Beauvoir-sur-mer en Vendée.

- Commandeur de la Légion d'Honneur
- Compagnon de la Libération - décret du 7 mars 1945

Source et crédit photo : *Ordre de la Libération*

Comme je le leur ai appris la veille, les fantassins s'abritent de leur mieux derrière la tourelle pendant que j'effectue des tirs de neutralisation le long de la route et des maisons qui la bordent. POPAUL tire avec frénésie sur tous les points qui pourraient receler un emplacement d'arme anti-char. C'est une méthode que j'affectionne du reste, ainsi nous descendons deux tireurs au « *bazooka* ».

Derrière moi, POUVRASSEAU s'en donne également à cœur joie et les « *Boches* » qui ont l'intention de tenir le village proche, doivent commencer à sentir leur courage s'amollir. Déjà le feu de leurs armes automatiques est beaucoup moins violent.

« *BELVER, halte* ». Ce n'est pas un commandement, mais un rugissement. Le pont sur la grande route est coupé, cela n'était pas visible du poste du chauffeur et du haut de la tourelle, je ne l'ai vu qu'au dernier instant.

BELVER a tout bloqué. Un des fantassins a été projeté à terre, sans mal. Je me cramponne à ma mitrailleuse et j'arrose un groupe d'Allemands qui court à travers la rue, une centaine de mètres plus loin.

POPAUL termine son travail par quelques explosifs bien ajustés.

(Il est un peu froussard, mais c'est le meilleur canonnier de l'Escadron et dans le combat, il est déchaîné, poussant des hurlements de joie quand je lui montre de beaux objectifs et implorant « encore, encore » lorsque je lui fais économiser ses munitions).

J'indique une maison d'angle aux « *biffins* » qui s'y précipitent.

Marche arrière et en avant vers LE SANT, suivi par POUVRASSEAU qui a également débarqué ses gens.

« *Alors, mon vieux, vous y comprenez quelque chose ? Le pont est sauté, attendons des renforts* ».

« *Je me fais allumer de partout. Pouvez-vous tirer au canon sur la ferme là-bas ? Il y a une mitrailleuse qui nous « emmerde... ».*



Georges LE SANT

Trois coups de canon, la ferme flambe. Des Allemands s'en enfuient, salués par les mitrailleuses de LE SANT. Je regarde la carte. Il y a un autre pont, s'il n'est pas sauté, ce sera épatant.

Il faut que je retourne à ROUGE-GOUTTE.

N'importe comment, j'y ai laissé mes Cuirassiers.

22 novembre 1944 – Offensive sur la trouée de Belfort

Libérations de Vescemont et de Rougegoutte

par les Fusiliers Marins, les Cuirassiers et le B.M. 24

Chemin faisant, un obus anti-char s'écrase sur le bitume, quelques mètres devant moi. Cela stimule BELVER qui, devant le pont détruit, prend un magnifique virage à la corde et s'arrête net dans un petit chemin bordant la rivière. Alors ?

Alors, c'est la panne idiote, inexplicable, plus une goutte de « jus ».

Cela m'est déjà arrivé une fois devant Toulon. Remerde. Tout le monde à bas, avec de délicieux jurons ; deux mitrailleuses sont démontées et mises en batterie. Les biffins ont déjà fait du beau travail, poussant une reconnaissance jusqu'au second pont et tirant sur des *Frisés* qui s'apprêtaient à le faire sauter.

Ils sont très excités et dans l'ambiance. POUVRASSEAU, en défilement de tourelle près du pont, allume consciencieusement tous les objectifs qui s'offrent à lui. De temps en temps, une grêle de F.M. vient s'aplatir sur son char et il cherche à en discerner la provenance. Il est magnifique de courage, à mi-corps hors de la tourelle ; je prends une photo.

« Tu te crois au cirque, POUVRASSEAU ? Rentre là-dedans et va établir un bouchon à l'autre pont. Il y a une bonne place pour toi, je te donne deux biffins. Il m'en reste quatre avec lesquels j'organise la défense de la maison du coin et de mon char en cas de contre-attaque ».



Devant le barbotin avant gauche du « Light » 123,
le Quartier-Maître chef de char Etienne Pourrasseau
- Fonds Gérard Galland -

Avec l'Aspirant DURAND, qui commande la section du 11^{ème} Cuir, je tiens un conseil de guerre. Personne ne sait où je me trouve puisque je n'ai plus de radio.

J'envoie un coureur à LE SANT, avec un message donnant ma position. POPAUL part également pour essayer de faire rallier mes trois autres chars. Il faut tenir, seuls, peut-être la matinée ou toute la journée. Le bataillon de marche qui doit exploiter ce raid pourra-t-il en effet passer ?



« Mon vieux DURAND la première chose est de ne pas s'en faire. Allons visiter les lieux et nous préparer des voies de retraite en cas de besoin. Ce ne sont pas les maisons qui manquent dans le secteur, et s'ils veulent venir nous emmerder nous devons être prêts à les recevoir avec les honneurs dus à leur rang, les fumiers ».

Les pauvres maisons sont bien saccagées. Sur leur passage, les frisés ont tout cassé. Je regarde par une fenêtre, une rafale de mitrailleuse m'incite à davantage de discrétion. A l'étage supérieur une mitrailleuse légère répond. Je monte. POSTOLLE et BELVER se sont installés luxueusement derrière leur arme et fument de gros cigares dont je préfère ne pas demander la provenance.

« Je crois que je l'ai eu ou qu'il a foutu le camp, dit cordialement POSTOLLE qui aime les faits exacts. On verra ça tout à l'heure. En tous cas, il ne tire plus.

- Ouvrez l'œil et le bon. Et quand ils arroseront au mortier ou au 88, descendez.

- Vu, lieutenant. Est-ce que vous croyez qu'ils ont touché leur paye ?

- Pas beaucoup d'espoir de faire des prisonniers. Nous ne sommes pas assez nombreux pour aller les cueillir.

- Vous n'êtes pas bien ? Nous allons peut-être rester longtemps comme ça.

- Absolument au poil. Il y a tout ce qu'il faut ici pour se taper la cloche ».

Evidemment, mais je préfère rester sourd.

Le coureur est revenu. LE SANT n'a pas de radio, et plus beaucoup de munitions. Mais son secteur est devenu vivable, il a l'impression que les Boches décrochent, il va venir me rallier.

Il a un scout-car embourbé et est en train de le dépanner.

Du côté de POUVRASSEAU, tout est calme.

En somme, il y a juste la route maintenant qui soit prise sous un feu en enfilade. LE SANT arrive.

Je lui fais part de mon plan. Dès que le bataillon de marche sera là, son peloton et le mien passeront le pont intact, accompagnés par le soutien-porté, tandis qu'une section progressera sur la grand'route, au delà du pont sauté qu'on peut franchir à pied. Nous pourrions sans doute ramasser quelques Boches de la sorte.

22 novembre 1944 – Offensive sur la trouée de Belfort

Libérations de Vescemont et de Rougegoutte

par les Fusiliers Marins, les Cuirassiers et le B.M. 24

Au bout d'une heure arrivent le Commandant BARBEROT et son rire.

« *C'est fantastique, dit-il, ils sont gonflés* », etc...

Je partage sa joie communicative et je lui dis mes plans.

« *Très bien, je vous envoie les T.D. pour faire des bouchons solides, vos autres chars suivent, la biffe aussi. N'allez pas plus loin que le carrefour du village* ». « *Je serais bien en peine, après se trouve un fossé anti-char* ».

Les T.D. arrivent au bout de très peu de temps avec mes chars. Je mets tout le monde en place et j'attends l'infanterie. Voici la première section, traînant les pieds. Ils ont l'air de se croire en manœuvre, ne prenant guère de précautions. Ils sont, du reste, abrutis de fatigue ; quarante-cinq jours en ligne et puis l'avance, les attaques, la neige et la boue.

Ce sont, pour la majorité, de jeunes recrues. Beaucoup ont dû tricher sur leur âge. A certains, l'on ne donne pas dix-sept ans. Ils ont toute notre affection, à nous, les anciens, parce que l'on sent en eux cette volonté constante d'être à la hauteur de la gloire de la Division et qu'à force de serrer les dents, ils y parviennent.

Le chef de section, un Adjudant-chef, se présente à moi. Je lui dis : « *Donnez l'ordre à vos gens de se planquer. Il y a des salopards devant nous...* ». Comme pour appuyer mes paroles, un petit bonhomme, pas loin, qui était assis sur le bord du fossé, s'écroule une balle dans la tête. Tout le monde disparaît comme par enchantement.

« *Je passe par ici, et vous par là. D'accord ?* »

Le sous-officier est tout réjoui.

« *Faites ce que vous voulez, mon Lieutenant. Je suis à vos ordres. Je suis un vieux soldat* ».

La confiance de tous les biffins pour les chars est touchante. Comme le dit un de mes types :

« *Bientôt, ils ne voudront plus aller aux cabinets sans être suivis par un tank* ». Ils savent que nous ne les avons jamais laissé tomber.

Maintenant tout est prêt ; je m'occupe du démarrage de la colonne blindée. Des éléments du soutien-porté passent sur le pont vérifier s'il y a des mines. Des chars suivent, traversent la rivière, encadrés par d'autres fantassins qui surveillent spécialement les fenêtres des maisons.

Pas de réaction. Je suis à pied, derrière le deuxième char.

Plus vite. Un Boche, les mains levées, sort d'une maison. Il y en a d'autres. Ceux-là ont compris. Un rapide interrogatoire ne donne aucun résultat. Ils font partie d'un bataillon composé de sourds récupérés dans les hôpitaux allemands. Ils avaient pour mission de tenir le village jusqu'au soir. Ils n'avaient pas prévu une avance aussi rapide, ni des blindés. Les « *bleus* » sont enchantés d'avoir fait des prisonniers. Nous arrivons au carrefour. Sur l'autre route, la section du bataillon de marche avance en fouillant les maisons et a également ramassé quelques nazis. D'une ferme, dissimulée derrière des arbres à notre gauche, partent des coups de mitrailleuse. Un homme est blessé. Je vais reconnaître le carrefour.

Sur la grand'route, cent mètres plus loin, le fossé anti-char, pas sympathique. Les biffins commencent à tirer sur la ferme. C'est embêtant, mais il faut l'incendier si on veut être tranquille. Pas question de la prendre d'assaut, ce doit être une véritable casemate et il faut que nous ayons les mains libres à ce carrefour, clef de la défense du village.



Edouard PRZYBILSKI
C.P. : Ordre de la Libération

« *Przybilski, allumez-moi cette ferme* ». Il ne se le fait pas dire deux fois.

Qui dit fossé anti-char, dit canon anti-char : je fais avancer les deux tanks avec précaution, en rasant les maisons.

Je veux savoir s'il y a quelque chose de l'autre côté.

J'appelle l'Aspirant des Cuirassiers : « *Voici ce dont il s'agit, DURAND. Prendre le carrefour et le garder, c'était la mission principale ; elle s'est effectuée sans trop de casse. Il est inutile de chercher à aller plus loin tant que les copains, sur la droite et sur la gauche, ne seront pas alignés sur nous. D'autre part, il doit y avoir du dur derrière le fossé anti-char, et s'il y a des canons, je ne peux laisser aucun blindé sur la route. Nous allons monter une petite action de reconnaissance du fossé anti-char. Je vais faire avancer le plus loin possible un des deux chars et vous enverrez l'un de vos groupes, à gauche sur la route, reconnaître le truc. D'après les réactions, nous pourrions estimer au poil ce qu'il y a en face, et, s'il n'y a rien, nous établirons une tête de pont pour permettre au Génie de faire un passage* ». (J'adore le mot de tête de pont. Ça fait sérieux et grande opération).

22 novembre 1944 – Offensive sur la trouée de Belfort

Libérations de Vescemont et de Rougegoutte par les Fusiliers Marins, les Cuirassiers et le B.M. 24

Je vais observer la manœuvre de la route. POUVRASSEAU passe en tête et, tout doucement, prenant avantage des buissons, des arbres, des hangars, arrive à cinquante mètres de l'obstacle. C'est un plaisir de regarder travailler ce type-là. Vlan ! Un obus anti-char vient de se planter à deux mètres de lui, dans un mur ; il recule de quelques centimètres et observe. Un second obus va se perdre au diable, c'est qu'il n'est plus vu. Mais lui a observé la provenance du coup. Je vois son canonner sortir de la tourelle et suivre les explications qu'il donne, le doigt tendu. Vu, il a compris. Le char débouche brusquement et envoie rageusement cinq coups de 37 mm. Au loin, une explosion. Il a tapé en plein dans les munitions du Boche. C'est du beau travail et la chance est pour nous ».



Rougegoutte, « Carrefour du calvaire ».

A gauche la boucherie Marchai dans laquelle se planta l'obus de 88 destiné au char de POUVRASSEAU qui venait de franchir le carrefour dans la matinée du 22 novembre. Photo F. Liebelin

Michel Bokanovski

UN CUIRASSIER A ROUGEGOUTTE

Par Elie ROSSETTI



Elie Rossetti, qui appartenait au 11^{ème} Cuirassiers et fut affecté à un Tank Destroyer du 8^{ème} Régiment de Chasseurs d'Afrique, narre les souvenirs de son premier contact avec Rougegoutte.

« En principe quand nous démarrions une offensive, un ou deux *lights* partaient devant suivis par un Tank Destroyer en protection. Dès qu'un char ennemi se dévoilait, ils se mettaient à l'abri et le Tank Destroyer entraînait en action pour le détruire. Quand on fonçait, nous étions sur le char, dès que ça tirait nous passions devant pour le protéger des grenades (*dangereuses pour la tourelle ouverte*) ou des bazookas.

Le 22 novembre au matin, mon escouade avec notre char, étions à Giromagny.

Le commandant BARBEROT (*commandant le 2^{ème} Escadron du Régiment de Fusiliers Marins*) nous donnant l'ordre de foncer sur ROUGOUTTE, 2 *lights* étaient soi-disant devant nous avec des Cuirassiers du 2^{ème} Peloton.

En fait ils avaient pris la direction de VESCEMONT ; nous prîmes la route directe. Arrivé devant un pont détruit, notre char prit la route partant à droite (*en direction de Chaux*) avec trois copains.

Avec CLEMENT, un Cuirassier, nous devions poursuivre tout droit.

Comment passer ? Je cherchais le moyen le plus propice pour franchir l'obstacle lorsque Clément me dit : « *Viens Titi, passons par la passerelle* ».

En effet, sur la gauche du pont tombé dans la rivière se trouvait une passerelle métallique que je n'avais pas remarquée. En peu de temps nous étions de l'autre côté lorsque nous vîmes arriver un char à grande vitesse et qui prit le tournant sur la droite de justesse pour s'arrêter d'un coup à quelques mètres, ce qui ne manqua pas de nous surprendre .

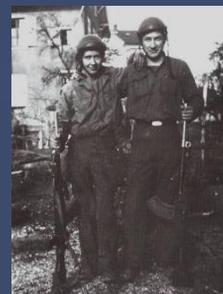
Le chauffeur n'avait pas vu le pont affaissé ce qui l'obligea à virer brusquement et l'arrêt de son engin fut provoqué par une panne de carburant ! L'équipage positionna de suite une mitrailleuse de protection ce qui me fit crier : « *Ne nous prenez pas pour des Allemands !* ».

Les Fusiliers furent très surpris de nous voir devant eux, et encore plus quand je leur dis que notre char était déjà passé. Leurs copains qu'ils croyaient devant étaient à VESCEMONT !

Tout d'un coup, un crépitement de mitrailleuse.

Ses balles nous étaient destinées. Je fais aussitôt signe à un char et lui montre du doigt une ferme, au loin, d'où partent les tirs. Le tireur du blindé pointe son canon et au troisième coup met le feu au bâtiment.

Des Allemands s'en échappent en courant ».



Deux cuirassiers du 11^{ème} Cuir
Gilbert Julien et, à droite, Élie Rossetti

22 novembre 1944 – Offensive sur la trouée de Belfort

Libérations de Vescemont et de Rougegoutte

par les Fusiliers Marins, les Cuirassiers et le B.M. 24



Rougegoutte en 2014
Crédit photos : Serge ROBERT

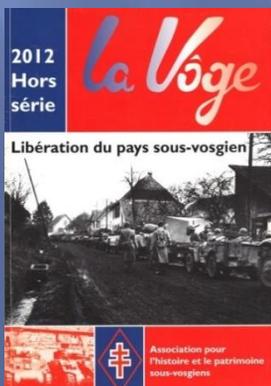


BIBLIOGRAPHIE

Libération du Pays sous-vosgien. Hors série La Vôge, 2012. A.H.P.S.V. :

- Rougegoutte et Vescemont à l'heure allemande, par Jean Marie POURCHET
- Libération de Rougegoutte 22 novembre 1944, par Paul COURBOT
- Chronologie des opérations du 22 novembre, d'après François LIEBELIN, historien
- Un cuirassier à Rougegoutte, par Elie ROSSETTI (11^{ème} Cuir)
- Récit de l'accrochage s'étant produit le 22 novembre 1944 à Vescemont entre 2 chars lights et l'ennemi, tuant 3 Cuirassiers. Gérard GALLAND (11^{ème} Cuir) [Lien](#)
- Yves LE BRAS et Bernard LUCAS à la 1^{ère} Division Française Libre. Ville de Rennes, Avril 2010
- Extraits du carnet de Michel BOKANOVSKI (R.F.M.) . A bras le cœur, Roger Barberot - Robert Laffont, 1972
- Biographie de Georges LE SANT (R.F.M), Ordre de la Libération [Lien](#)
- Les combats de la 1^{ère} D.F.L. en Franche-Comté. Général Saint Hillier [Lien](#)
- La 1^{ère} D.F.L. Les Français Libres au combat. Général Yves GRAS. Presses de la Cité, 1983

Blog Division Française Libre [Lien](#)
Fondation B.M. 24 - Obenheim [Lien](#)



Le présent article doit beaucoup à la Revue « La Vôge » de l'Association pour l'Histoire et le Patrimoine Sous-Vosgien dont sont extraits certains témoignages (cf. Bibliographie)